

## VIE PRIVEE DE JOSEPH FOUCHE, FUTUR DUC D'OTRANTE



Originaire du Pellerin, d'abord élève chez les Oratoriens de Nantes, puis professeur et préfet à l'Oratoire, Joseph Fouché, futur duc d'Otrante, devint député à la Convention, représentant du peuple, ministre de la police sous le Consulat, puis sous l'Empire et enfin ambassadeur du roi Louis XVIII, avant de mourir en exil à Trieste le 26 décembre 1820, à l'âge de 61 ans. Des documents inédits de Joseph Fouché nous font découvrir ce personnage dans sa vie familiale.

### La famille Fouché au Pellerin

Le grand père du futur conventionnel, Julien Fouché, est né le 14 décembre 1667 à Frossay. Il épouse Marguerite Chiron, quitte Frossay en 1709 et s'installe à la Martinière en raison de la forte activité du port du Pellerin. De cette union, naîtront dix enfants, dont Joseph, le père du Duc d'Otrante, né le 1<sup>er</sup> septembre 1719, et qui deviendra capitaine de navire.

Joseph père navigue pendant 13 ans, comme simple marin. Pour s'élever dans la hiérarchie, il lui faut apprendre la théorie et obtenir le brevet. Le 6 octobre 1749, à 30 ans, il est reçu maître pilote et capitaine de navire. Grâce à ce titre, il devient Capitaine au long cours sur un navire négrier affrété par un amateur nantais. Il est aussi propriétaire de plantations à Saint-Domingue et possède un domaine au Pellerin, ainsi que des terres à Rouzerolles, la Pangassérie et la Martinière.



Maison natale de Joseph Fouché  
Au Pellerin, rue Aristide Bertreux

Avant d'embarquer pour son périple triangulaire, le capitaine s'est promis en mariage avec Marie Françoise Croizet, veuve de Nicolas Trouillard. Il veut sans doute s'assurer auparavant d'une certaine aisance financière. Un mois et demi après son retour, ils s'uniront le 23 mars 1751 en l'église du Pellerin.

Six mois plus tard, Joseph Fouché prend le commandement du « Saint Patrice », un navire de deux cents tonneaux de l'armement Roche Frères pour aller à la Martinique avec comme second, Morgan Mac Mahon. Le voyage se passe sans histoire. De retour à Nantes, le capitaine Fouché découvre au foyer son premier enfant, une fille prénommée Louise, née le 4 avril 1752. On la retrouve plus tard, contrairement aux trois autres enfants qui vont la suivre et qui décèdent très jeunes. Le capitaine effectue sa seconde campagne sur Le Fureteur qui rentre au Pellerin le 20 janvier 1757, après deux ans d'absence. Les huit années qui suivent restent sans embarquement.

La jeunesse du futur Duc d'Otrante,

Trois garçons viennent agrandir le foyer : Joseph, le futur duc d'Otrante, né le 21 mai 1759, Jean Julien né le 30 octobre 1760 et François né le 16 octobre 1763. L'acte officiel mentionne que : « Le vingt trois de may 1759, à l'église Notre Dame du Pellerin, eut lieu le baptême de Joseph né le vingt et un de may, au Pellerin, près de Nantes, fils de Joseph Fouché, capitaine de navire et de demoiselle Marie Françoise Croizet, son épouse. Son parrain est François Gouy et sa marraine, Jeanne Croizet. »

En 1765, il vient d'avoir six ans et, avant de repartir en mer, son père veut qu'il apprenne à lire et à écrire. A cette époque, il n'y a pas d'école mais au Pellerin, deux jeunes filles lui enseignent les bases de l'écriture et de la lecture. Peu après, une école est ouverte et le tout premier instituteur de Joseph Fouché se nomme Jean Baptise Souin. Ce dernier assure que son élève a une « écriture déliée et élégante » et qu'il est très intelligent.



Maison rue du PortPellerin  
Où Joseph Fouché apprit à lire et à écrire  
Cliché Autrefois Le Pellerin

A neuf ans, il est inscrit à la pension du Cloître Notre Dame à Nantes puis il entre l'année suivante au collège des Oratoriens dans cette même ville. Ses maîtres le dirigent vers le professorat et le font inscrire à l'Oratoire de la rue Saint Honoré à Paris, le 11 novembre 1781. Un mois plus tard, le 7 décembre, Il reçoit les ordres mineurs et la tonsure. Ses études terminées, il devient professeur de l'Oratoire et débute au collège de Niort, en 1782. Nommé à Saumur en 1783, puis à l'Ecole Royale Militaire de Vendôme en 1784, il y reste jusqu'au 26 septembre 1787. Mais il gagne peu et sa santé n'est pas brillante.

Le 3 juin 1784, il écrit, au Pellerin, à sa sœur aînée, Louise, domiciliée au Pellerin. Celle-ci a épousé le 5 février 1775 un veuf, le capitaine Louis Broband.

« J'ai enfin reçu une lettre de votre cousin.\*J'ai touché les bons que sa mère a eu la complaisance de lui faire payer ; Renouvelez lui mes remerciements. Vous trouverez ci-joint un petit billet que vous voudrez bien lui remettre. J'attends avec la plus vive impatience des nouvelles de votre cher époux et de celles de son frère. Ils seront probablement au Pellerin dans le courant d'avril. Je serai en vacance dès que mes élèves auront soutenu leur thèse. La première sera ouverte mercredi 12 par l'inventeur des « ballons » qui est venu passer trois semaines chez M. le Comte de Rochambeau Cordon Bleu. Sitôt que je serai débarrassé de mes classes, j'aviserais au moyen de porter mon corps, ou plutôt ma frêle lanterne au Pellerin. Vous ne m'avez jamais vu si maigre, mes os traverseront sous peu toute ma garde-robe ; j'ai besoin de deux mois pour me remplumer. Dites je vous prie, à ma tante, que je me repose sur son zèle d'habiller mes flottes. Adieu, ma chère sœur. Je vous embrasse ainsi que vos tendres enfants. Mes respects à ma maman et à ma tante. Bien des amitiés à ma famille et à Laujardière. Je lui écrirai dans la semaine prochaine.

Fouché de l'Oratoire. »

\*Cousin notaire nommé Legris

Il enseigne ensuite à Juilly, l'établissement aristocratique de l'Oratoire, particulièrement fréquenté par les enfants des riches familles parisiennes. C'est l'époque où l'on se passionne pour les découvertes de Franklin et de Lavoisier. Nommé à Arras au début de 1788, la chaire de physique lui est confiée. Il continue de s'intéresser aux questions scientifiques du temps notamment au problème des montgolfières. Nommé au collège de Nantes, il est chargé de la classe de physique à partir d'octobre 1790, et fait lui-même une ascension en ballon au-dessus cette ville, au cours de l'année 1791. Puis il est nommé principal du collège qu'il tente de réorganiser en 1792 ; il est alors indépendant de l'Oratoire. Il se fait présenter au Club des Amis de la Constitution. Apparaissant comme modéré, il s'implique dans cette ville de négociants enrichis. Il obtient la présidence du club le 17 février 1791, quatre mois après son arrivée à Nantes. Cette fonction va lui valoir d'être élu

à la Convention nationale le 3 septembre 1792. Il arrive donc à Paris et trouve un petit logement de deux pièces.

### Une épouse fidèle et dévouée

Il se marie le 16 septembre 1792 en l'église de la paroisse Saint-Nicolas de Nantes :

« Nous curé, avons fiancé et épousé en cette église Joseph Fouché, député de la Convention Nationale, fils majeur de feu Joseph Fouché et de dame Marie Françoise Croizet, sa mère, veuve consentante, natif de la paroisse du Pellerin, et de demoiselle bonne Jeanne Coiquaud, fille majeure de Noël François Coiquaud et de dame Marguerite Gautier, son épouse. »

Bonne Jeanne n'était pas belle. Barras, sans tact, se moquait de ce « laideron, maigre, rousse, aux pommettes osseuses ». Joseph l'avait choisie parce qu'elle était intelligente, dévouée et très affectueuse. Parfaite femme d'intérieur, elle était simple, effacée, sans prétentions. Le jeune député aimait tendrement son épouse qui le lui rendait bien, mais elle sut plus d'une fois avoir sur lui une heureuse influence.

Ils auront sept enfants : Nièvre, née le 10 août 1793 dans la mansarde où se cache son père alors traqué par Robespierre, meurt moins de deux ans plus tard. Suivent deux garçons morts eux aussi en bas âge. Le malheur semble s'acharner sur le ménage. En novembre de cette même année, Fouché est envoyé à Lyon, par la Convention, pour y rétablir l'ordre par tous les moyens, y compris la destruction de la ville et de ses habitants. Les Lyonnais se sont révoltés contre les lois anti-religieuses votées par la république. Un mois plus tard, le « régicide » accompagné de Collot d'Herbois, réprime le soulèvement dans un bain de sang. Ce sera la fameuse affaire des mitraillades de Lyon.

Mais la période de la terreur touche à sa fin. Après les événements de Thermidor, Fouché échappe de peu à la guillotine. Pour vivre, le conventionnel sans mandat doit se faire marchand de porcs. Il tâte de la spéculation et est proche de la ruine. C'est dans ce contexte de misère, d'insécurité et de tractations occultes avec divers mouvements politiques, y compris des royalistes, qu'il écrit la deuxième lettre. Datée du 13 nivôse an V, celle-ci est destinée à sa sœur, la citoyenne Broband, demeurant alors sur La Fosse, près le Sanitat, à Nantes (Loire Inférieure).

« Je viens de recevoir votre lettre, ma chère sœur et je vous en remercie, en mon nom et celui de ma femme. J'ai reçu une lettre de votre mari il y a quelque temps et c'est celle dont vous me parlez.

Je n'ai point l'acte qui concerne Legris, vous devez l'avoir. Il est important de savoir l'époque où il a été passé. Vous m'obligerez de me le dire. En attendant, écoutez sa proposition d'arrangement. Vous me le marquerez et nous nous déterminerons. Faites que cela soit le plus promptement possible. C'est notre

intérêt. J'ai prié votre mari de compter les 96 piastres qu'il a à moi à la personne qui lui sera indiquée par G. Herries Herissé. Je pense bien qu'on s'est déjà présenté. Vous voudrez bien me le marquer de suite. Je n'ai pas été peu étonné de la demande que Croizet me fait de mes piastres pour ce qui lui est dû, surtout au moment où je vous priais de les compter et où j'en avais besoin. Je vous envoie la réponse que je lui fais. Vous la lirez et la cachetterez avant de la lui remettre. Je ne sais qu'il a été aussi délicat à notre égard que je le suis envers lui. J'en doute. Vous pourrez m'en instruire de quelle manière s'est-il conduit relativement aux fonds de mon frère ?

Adieu ma chère sœur. Ma femme et moi nous vous embrassons avec votre mari et tous vos chers enfants.

Il me tarde de les voir.

Fouché

P.S. Je prie Broband de m'écrire le plutôt possible relativement à Gris et de me répondre aux divers articles de ma dernière lettre. Il m'obligerait.

Bien des choses à notre famille. Je souhaite que la Guérin ait déjà trouvé un honnête homme. Ils sont si rares ?

PS. « Je viens d'apprendre qu'on me donne, à Nantes de beaux châteaux. Ils sont sans doute, en Espagne. Les misérables ! Si je leur ressemblais, j'aurai, en effet, beaucoup de richesses ; à ma place, ils auraient fait une fortune immense ; comment concevoir que j'ai tout sacrifié à la Patrie et qu'il me reste que mon travail et mes valeurs ? Les fripons ! Ils n'ont plus droit de croire à la Vertu. Heureux ceux qui peuvent se mettre à l'abri de leurs persécutions ! Il n'a pas dépendu d'eux de couvrir de sang la République, et c'est par prodige que vous, mon cher Broband, et moi, avons échappé à leur rage.

Dites à tous ceux qui croient les contes qu'ils débitent à dessein, que je fais la remise à qui voudra de tous les châteaux et de tout ce que j'ai acheté depuis la Révolution. Je lègue tout sans réserve.

J'avoue que ce n'est pas sans orgueil que je contemple ma situation ; je rougirais d'être riche ; je le serai assez de mon travail et de mon économie. Adieu. J'attends votre réponse, au plutôt, sur tous les articles que je vous demande. Je vous embrasse. »

Et puis soudain, la chance tourne. Fouché est nommé légat du Directoire à Milan, et Bonne Jeanne devient « Madame l'Ambassadrice. » Le 27 mars 1797, un petit garçon plein de santé vient au monde, Joseph-Liberté, futur colonel d'état-major. Trois autres naissances suivront :

- Armand (1800) qui deviendra officier dans l'armée suédoise,

- Paul-Anasthase (1801) qui fera une belle carrière à la cour de Suède comme Chambellan et Grand Veneur du roi,
- Joséphine-Ludwine (1803), mariée en 1827 à Adolphe de la Barthe, comte de Thermes, et qui mourra en 1893.

Vivant plutôt retirée dans son foyer, ayant peu de goût pour les mondanités, Bonne Jeanne apparaissait seulement, quand il le fallait, aux réceptions officielles. On la trouvait peu aimable et on disait qu'elle tenait les cordons de la bourse très serrés. Mais n'avait-elle pas connu des années de misère ? Et lui ? Tout au long de son existence, Fouché a témoigné à sa femme autant de fidélité, de confiance et d'attachement que de tendresse et d'affection.

Joseph Fouché, homme politique incontournable

Par une succession d'intrigues en 1799, Joseph Fouché devient ministre de la police du Directoire puis du Consulat. Il met en place un réseau d'informateurs et gère un fichier secret sur ses concitoyens les plus en vue. Il devient alors un homme puissant, redouté et redoutable. Après une courte disgrâce en 1802, il retrouve son poste en 1804. C'est à cette période que correspond la troisième lettre adressée à sa sœur dans laquelle il avoue son impuissance à satisfaire la demande de son ami Laujardière, pour l'accession de ses fils à l'école militaire du Prytanée.

Je ne vous crois point, ma chère sœur, parce que les lettres ne prouvent rien et que je n'ai pas le temps d'en écrire, mais vous pouvez être bien assurée que je saisirai toutes les occasions d'être utile à vos enfants, que je pense souvent à eux, et à vous et à votre mari.

Jamais je ne recevrai de vos nouvelles avec indifférence, donnez m'en souvent. Quelque part que je sois en Italie ou en France, je lirai avec beaucoup d'intérêt tout ce vous remarquerez.

Je vous embrasse tous de bien bon cœur. Sachez que vous n'avez pas un meilleur ami en ce monde.



Fouché

Mes amitiés à Laujardière et à sa femme et à leurs enfants.  
C'est pas ma faute s'ils ne sont pas encore en Prytanée.

Extrait d'une lettre de Joseph Fouché  
archives « Autrefois Le Pellerin »

Puis, un an plus tard, il devient duc d'Otrante. Cependant, en 1810, de profondes divergences surgissent entre Napoléon et Fouché. L'empereur décide de le congédier après l'avoir convaincu de trahison. Le ministre de la police quitte son cabinet en emportant une partie de son fichier, la plus secrète, la plus dangereuse pour toute la famille Bonaparte, ne laissant à Savary, duc de Rovigo, son successeur, que des dossiers incomplets, sans intérêt. L'empereur, en l'apprenant, entre dans une forte colère. Le duc d'Otrante se sauve en Italie. C'est alors que la sage Bonne Jeanne, demeurée à Ferrières-en-Brie, un des grands domaines de Fouché, rend à Napoléon tous les papiers qu'elle peut trouver.

Napoléon en fit un feu de joie et Fouché, ainsi sauvé par sa femme, peut rentrer en France et va vivre dans une demi retraite dorée à Ferrière. En simple redingote sombre, coiffé d'un chapeau rond, chaussé de gros souliers ferrés, il se promène dans la campagne, comme un bon bourgeois de province avec Bonne Jeanne et les enfants. Bonne Jeanne, qui n'a jamais partagé les fureurs sacrilèges de son mari, peut redevenir la pieuse Bretonne de son enfance nantaise. En 1812, elle tombe subitement malade et meurt le 9 octobre, à peine âgée de 48 ans. Alors Fouché, l'homme « sans entrailles » pleure. « Elle partageait toute ma vie » écrit-il à un ami de toujours. « Mon travail, mes lectures, mes promenades, tout était en commun. Cette communauté si douce, si heureuse, vient de finir par le plus affreux déchirement ! »

Après le décès de son épouse, Fouché découvre dans une malle 300 000 mille francs, en pièces d'or, qu'elle avait économisés à son insu, dans la crainte des mauvais jours. Se tenant à l'écart de tout, il est pendant des mois un homme qui ne pense qu'à son chagrin.

## La seconde épouse : Gabrielle-Ernestine de Castellane



G.E de Castellane, seconde épouse de Joseph Fouché.  
Portrait dû au pinceau célèbre de Girard

En 1813, Napoléon le rappelle, et lui confie diverses missions, mais à la chute de l'Empire, retournant une fois de plus sa veste, Fouché pactise avec Louis XVIII. C'est alors qu'il retrouve dans une réception d'un salon parisien, une jeune fille qu'il avait connue, quelques années plus tôt, pendant sa disgrâce à Aix. Gabrielle-Ernestine de Castellane a 26 ans, beaucoup d'esprit, de charme est très jolie, mais n'a pas un sou. Sa mère Delphine de Castellane, fermant les yeux sur le passé révolutionnaire du duc d'Otrante, voit pour Gabrielle tout l'intérêt d'une alliance avec un homme qui possède plus de 20 millions de francs or.

Quant à Fouché, sa situation lui vaut tant d'avances féminines, qu'il est prêt, pour en être délivré, à se remarier. L'union est célébrée aux flambeaux, le 1<sup>er</sup> août 1815, à minuit, dans la chapelle de l'abbaye-au-Bois, rue de Sèvres, à Paris. Louis XVIII en personne, signe, le premier, le contrat de mariage. Mais la jolie Gabrielle qui se réjouissait de jouer un rôle dans la haute société en devenant la seconde « duchesse d'Otrante » va, moins de deux mois plus tard, connaître la plus cruelle désillusion.

## Le déclin

Le contexte politique ayant changé, les ultras décident de se débarrasser du « régicide ».

Le 4 octobre 1815, Fouché et sa jeune femme prennent pour toujours la route de l'exil. Riche, certes, mais calomnié, l'ancien conventionnel meurt cinq ans plus tard le 26 décembre 1820 à Trieste après avoir reçu les sacrements de l'église. Peu avant sa mort, le Duc d'Otrante, avait demandé à son fils Armand de brûler tous ses papiers.

*C'est ainsi que le vent emporta en fumée les derniers secrets de l'impénétrable Monsieur Fouché. Le corbillard qui avançait péniblement, quelques jours après au milieu d'une tourmente de neige, put emporter la dépouille d'un homme désormais en paix (...)*

*Derrière lui marchaient de grands enfants qu'il avait toujours chéris, et une jeune épouse bouleversée qui ne se remaria pas. Oui, l'insensible Monsieur Fouché était parti en laissant des regrets derrière lui, le souvenir d'un bon père, d'un irréprochable mari, d'un homme qui n'avait été heureux que dans le cercle de famille. »*

Joseph Fouché, inhumé à Trieste, n'avait pas eu d'enfants de sa seconde union. C'est en juin 1875 que son fils Anasthase fit exhumer le corps de son père pour le transporter au cimetière de Ferrière-en-Brie (Seine et Marne) où il repose désormais à côté de Bonne Jeanne et de ses enfants, Anasthase et Joséphine.

Gilles CLAVIER

### Sources :

Archives familiales des descendants de J. Fouché

Alban L. Joseph Fouché

Autrefois Le Pellerin, bulletin n° 11

Castelot A. Joseph Fouché, édition l'esprit du siècle, 1962

Madelin L. Fouché, éditeur Plon, troisième édition

Maréchal P. Annales de Nantes n° 137

Naux R. « Joseph Fouché, duc d'Otrante » dans bulletin SHPR n° 10 1990.